

This phenomenon can be described variously as the neutralisation of a privative opposition or as the suppression of a potential factor. But obviously, something that is not, cannot be called a unit of speech, however else that unit may be further defined. The only way of solving the problem must be that in some way the *r*-phoneme is there all the time. This naturally leads to the assumption of a reality underlying the language, which reality would seem to be rather fundamental for the conception of a phoneme. This reality, whatever the name we give to it, must be represented in our definition. And if we want to understand language and the way it works, we shall choose our name carefully, so that it becomes clear that *I* think of the sound and decide whether or not it is to be pronounced in a given situation.

Amsterdam.

J. SWART.

Studies in English V, Prague 1935, *A phonological analysis of Present-day English*, by B. Trnka.

É. Krusinga, *De Bouw van het Engelse Woord*, Med. Ned. Akad. v. Wet. Dl 4, no. 8, Amsterdam, 1941.

## BOEKBESPREKINGEN.

W. v. WARTBURG, *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Francke, Berne, 1950.

W. réédite sous forme de volume son étude de 1936 (ZRPh), en l'augmentant d'additions substantielles (74 pages sur 157). W. estime que les critiques émises depuis lors n'ont pas invalidé sa position, dans son ensemble. Il ne la modifie pas, mais la précise, et l'éclaire par des prolongements nouveaux, en insérant dans son ouvrage discussions, résumés et mises au point des travaux parus récemment sur le même sujet. Il recourt plus abondamment qu'il ne le faisait aux données de l'ALF et de l' AIS; Rohlfs, *Hist. Gramm. des Italien.* est largement utilisée. Je ne peux que signaler les principales additions: un chapitre de début (p. 5—20) sur le problème des subtrats (grande part faite aux travaux de Wagner, Lausberg et Rohlfs sur l'italien); dans le ch. sur -s final, un développement sur le sarde (p. 24—26; base: Wagner); dans le ch. sur *u > ü*, un long passage (p. 38—45) reposant principalement sur les dernières études de Remacle, et le travail de Juillard et Haudricourt; p. 61—62, un paragraphe sur le roman adriatique (Bartoli); p. 77—80, deux additions sur la diphtongaison de *ę, o;* les p. 86—101 et 110—114 introduisent deux développements qui manquaient à l'étude de 1936: sur le franco-provençal, et sur quelques traces d'influence syntaxique du germanique sur le fr. ancien (place du verbe, démonstratifs); la partie consacrée à la diphtongaison en italien est considérablement augmentée (p. 117—127, 128—131, 133—137, 139—141: matériaux fournis par l' AIS, Rohlfs, Parodi, Schürr); à la fin du travail, un bref aperçu sur la division du roman ibérique (152—153). De plus, l'étude de D. Alonso, REF XXIV, est citée extensivement à plusieurs reprises (p. 58—59, 144—146, 150—151). Nombre de références plus courtes, de précisions bibliographiques, ainsi que 8 cartes additionnelles achèvent de renouveler entièrement l'ouvrage. Celui-ci garde son caractère primitif de synthèse; mais, en étendant ainsi sa documentation, il accroît sa valeur démonstrative, et constitue en même temps une sorte de *somme* très pratique à utiliser sur cet ensemble de problèmes.

Groningen.

PAUL ZUMTHOR.

*Studies in French Language, Literature and History*; 23 essays presented to R. L. GRAEME RITCHIE. Cambridge University Press. 1949 (25/-net).

En 1946 M. Graeme Ritchie, atteint par la limite d'âge, quitta sa chaire de langue et littérature françaises à l'université de Birmingham qu'il avait occupée pendant vingt-six ans. Ses amis ont dédié au savant auteur des *Recherches sur la conjonction „que”*, à l'éditeur de *The Buik of Alexander* ce beau volume qui contient une série d'études sur des sujets très différents. Nous en citerons quelques-unes.

M. Arnold traite d'un prédécesseur de Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie fr. au XVI<sup>e</sup> siècle*, dans Carly, *Early French Poets*; M. Dechamps signale la sympathie et l'admiration que Napoléon trouva en Angleterre avant et surtout après sa chute; M. Elcock, *A semantic group in Alpine romance*, est une utile contribution à l'étude du problème des rapprochements à faire entre le lexique des dialectes alpins et ceux des Pyrénées; M. Evans donne une bibliographie des traductions de Voltaire, faites au dix-huitième siècle en Angleterre; M. Hunt étudie longuement l'œuvre de René Bruyez; M. Knight, *Brûlé de plus de feux . . .*, prouve que l'idée d'un Achille amoureux est familière aux Français depuis le Roman de Troie, qui lui-même l'a trouvée dans Darès; John Orr discute quelques passages du *Lai de l'Ombre*, en vue d'une édition de ce texte, qui d'ailleurs a déjà paru en 1948; Mlle Pope trouve dans l'étude des variantes de trois poèmes des traces du développement du dialecte anglonormand. Trois articles étudient la question des influences: A. Lytton Sells, *Leconte de Lisle and Robert Burns*; H. G. Wood, *Ernest Renan and Alfred Loisy*; J. S. Wood, *Taine and the Goncourt Brothers*. Citons enfin Elfrieda Pichler, *Une amitié entre honnêtes gens, Roger de Bussy-Rabutin, „libertin”, et le Père René Rapin, Jésuite*; E. A. Francis, *Guillaume d'Angleterre*; Fraser Mackenzie, *An Anglo-French collection of books in the Royal Malta Library*; T. B. W. Reid, *Grammar, grimoire, glamour, gomerel*.

Groningen.

K. SNEYDERS DE VOGEL.

EUDES DE DEUIL, *La croisade de Louis VII roi de France*, p.p. H. Waquet (Documents relatifs à l'histoire des croisades, III), Geuthner, Paris, 1949 (700 fr.).

Eudes de Deuil, religieux de Saint-Denis, succéda en 1151 à Suger comme abbé de la célèbre abbaye, mais il fut bien loin de jouer le rôle important qu'avait été celui le son prédécesseur. Un document découvert et publié en 1942 dans la Revue Mabillon nous fournit quelques renseignements sur ce personnage, qui ne fut pas sans mérites et qui jouit de la confiance du roi et du pape.

Il prit part à la croisade de 1147 et composa pour l'abbé Suger un récit de cette expédition jusqu'à l'arrivée des croisés à Adalia en Pamphylie, où le roi s'embarque, tandis que le gros de l'armée tomba sous les flèches des Turcs ou se fit musulman. On ignore les motifs qui ont empêché Eudes de continuer son récit. Etant le compagnon et le chapelain du roi, il assista aux délibérations et fut témoin de presque tous les événements qu'il rapporte. Il en veut surtout aux Grecs, qui — *pro nefas* — rebaptisent ceux des Latins qui veulent épouser une Grecque. Aussi comprend-il que plusieurs des croisés ne les considèrent pas comme chrétiens et les pillent et les tuent comme ennemis de la foi. Il regrette aussi qu'on n'ait pas suivi le conseil du saint évêque de Langres, qui

engageait les chrétiens à s'emparer de Constantinople et de l'empire byzantin. Pourtant s'il flétrit la perfidie des Grecs, il reconnaît aussi que ceux-ci avaient bien des raisons de se méfier des Latins, qui aimaient mieux prendre et piller que d'acheter ce dont ils avaient besoin, suivant en cela l'exemple des Allemands de l'armée de l'empereur Conrad, qui les avait précédés.

La publication du texte d'après le manuscrit unique de la fin du douzième siècle n'offrait aucune difficulté. Peu de fautes s'y sont glissées : p. 21, 1.5 l. *de populatione*; p. 291, 1.6 l. *mimum*; 1.3 l. *plenarie*. L'éditeur a corrigé plusieurs leçons manifestement fautives; seulement je crois bien qu'en faisant cela, il a souvent corrigé, non pas le scribe, mais l'auteur même; ainsi des graphies comme *eligissent* (elegissent), *iteneris* (itineris), *calitas* (qualitas), *sumtis* (sumptis); des formes comme *solo* (soli), *fugit* (fugit), peut-être *sceleres* (scelera); des constructions *sed nec*, p. 32, 1.4, où la redondance et l'affaiblissement du sens de *sed* n'a rien d'étonnant. Enfin, il n'est pas nécessaire d'introduire la négation *non* devant *remanse-rant*, p. 73, puisque ce verbe a souvent le sens de „périr, disparaître” dans la latinité postérieure.

Fait curieux: notre texte a trouvé deux éditeurs qui ont travaillé indépendamment l'un de l'autre. En 1948 a en effet paru à New-York: Odo of Deuil, *De projectione Ludovici VII in Orientem*. Le récit d'Eudes était d'ailleurs connu depuis longtemps — on le lit dans la Patrologie de Migne — et Duruy et d'autres n'ont pas manqué de l'exploiter.

Groningen.

K. SNEYDERS DE VOGEL.

EVA VILAMO-PENTTI, *De sainte Leocade*. Au tans que sainz Hyldefons estoit archevèques de Tholete cui Nostre Dame donna l'aube de prelaz. Miracle versifié par Gautier de Coinci. Edition critique. Helsinki 1950. Imprimerie de la Société de littérature finnoise. Série B, tome 67,2. 280 pg.

Ce livre, paru dans les *Annales Academiae scientiarum fennicae* (Suomalaisen Tiedeakatemia Toimituksia) vient heureusement remplacer les éditions antérieures des *Miracles* de Gautier. Nous avions celle de Poquet de 1857, défectueuse et incomplète, et celle de Barbazan et Méon dans *Fabliaux et contes des poètes français des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles*, Paris, 1808, complète et fidèle d'après les mss. 22928 (L) et 19152(25) de la Bibliothèque nationale, f.fr., mais sans appareil critique.

L'auteur regrette de ne pas avoir pu voir le manuscrit de l'Ermitage, mais le fait nous semble peu important, puisque le ms. E, tout excellent qu'il est pour la forme extérieure, ne date que du XVe siècle et qu'il semble dépendre de T, qui fourmille d'erreurs.

Le poème *De sainte Leocade* constitue une amplification du miracle de saint Ildefonse, composé vers 1218 par Gautier de Coinci en 115 vers, mais repris par lui, probablement entre 1222 et 1224, pour célébrer un autre miracle: en 1219 les reliques de sainte Leocade furent miraculeusement retrouvées. De 115 vers le poème passa alors à 2356 vers. L'accroissement est dû surtout à l'intercalation, importante pour l'histoire de la culture, d'un millier de vers, contenant une satire, visant aux Juifs et aux mécréants, au haut clergé et aux hypocrites.

Après une Introduction et une analyse du poème, l'auteur étudie les sources de la légende, les nombreuses gloses marginales et les manuscrits. Suit ses observations sur la versification et la langue (phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire), sur les termes de musique et les principes d'édition.

Viennent ensuite le texte, basé sur le ms. N (B.N. f.fr. 25532), avec les variantes de 15 (sur 20) manuscrits et la première version de 115 vers en Appendice, des notes critiques, une table de noms et un glossaire en français moderne, complet et sûr.

Cette étude approfondie se termine par une bibliographie de cinq pages, qui — malgré les communications difficiles avec les bibliothèques étrangères — a l'air d'être complète. Nous félicitons l'auteur de son beau travail, qui sera d'une grande utilité.

*Nimègue.*

Dr H. J. J. JANSSEN C. ss. R.

INGEBORG DUBS, *Galeran de Bretagne, Die Krise im französischen höfischen Roman*, Zürich 1949.

L'auteur de cette thèse de Zürich est dans une dépendance étroite à l'égard des travaux du Prof. R. Bezzola: tentative de retrouver la valeur esthétique et humaine propres d'une œuvre du 13e s., par rapport au milieu où elle s'est formée. L'accent est mis sur la complexité des problèmes spirituels que l'on suppose chez l'écrivain médiéval, plutôt que sur les questions érudites (sources et difficultés de datation ou d'attribution sont l'objet de deux pages rapides et superficielles dans l'Introduction, p. 8—10). De plus, selon la tendance actuelle générale, une certaine place est faite à l'étude des procédés de rhétorique (p. 18—28); mais, comme la plupart des jeunes médiévistes abordant cette étude, D. se contente de relever sommairement quelques passages intéressants, ajoute une statistique (trop parcimonieuse pour qu'il soit possible de la prendre au sérieux: augmentation constante de l'emploi de certains tropes, de 1160 à 1200?), et ne touche pas au fond de la question: les procédés de la rhétorique ne constituent pas en effet, à mon avis, un simple système de substitution (rendant l'image intellectuelle ou sensorielle simple par une expression littéraire complexe), mais pour une bonne part un langage proprement dit, comportant des lois fondamentales qui agissent sur l'esprit lui-même et confèrent à la pensée, dès son éclosion, une structure donnée. — A la suite de ses maîtres, D. „prend au sérieux" l'œuvre qu'elle étudie. Excellent principe. Mais on peut douter qu'il soit toujours valable, car, à la limite, il ruinerait tout classement des valeurs. *Galeran* est pour D. une œuvre typique, où se reflètent les tendances spirituelles du 13e s. à son début (on nous parle, p. 166 et passim, de nominalisme, de réalisme, etc.); tout cela est fort intéressant, et l'on ne demande qu'à y croire; il reste que si Wilmotte (*Galeran*, Paris 1928) a raison et que ce roman soit une simple mosaïque de thèmes empruntés, il faut reporter à ses sources l'application des thèses de D.! — Néanmoins, dans son ensemble, l'ouvrage de D. a une valeur certaine: comme tableau synthétique des problèmes généraux posés par le renouvellement littéraire à la fin du 12e s.; comme tentative d'interprétation littéraire à l'aide de concepts empruntés à la philosophie et à l'histoire de l'art (ainsi à propos du symbolisme des couleurs et des pierres); enfin comme essai de reconstitution d'un processus de création littéraire aux environs de 1200. Et cela suffit amplement à en faire un livre digne d'intérêt.

*Groningen.*

PAUL ZUMTHOR.

MIA I. GERHARDT, *Essai d'analyse littéraire de la Pastorale*, te Assen, Van Gorcum & Comp., 1950.

Een proefschrift — het verwierf *cum laude* — getuigend van bedrevenheid in documentatie, opmerkelijke belezenheid, oorspronkelijke inzichten en literaire smaak.

Heden ten dage zijn wij gewend lichtelijk te spotten met Brunetière's oude theorie van *l'évolution des genres* en zijn toepassingen daarvan. Het is merkwaardig haar als werk-methode terug te vinden in de onderzoekingen van de jonge doctor, maar in een vruchtbaarder vorm, ontdaan van alle dogmatische verstardeheid. Zij beschouwt de ontwikkeling van de Italiaanse, Spaanse en Franse pastorale, en bestudeert deze kunstsoort in haar verschillende vormen — gedichten, romans, toneelstukken — uitgaande van de middeleeuwen en niet hoger klimmend dan de XVIIde eeuw. Een keuze in landen en tijden die schrijfster motiveert, een beperking die zij betreurt, maar waarvan de noodzaak voor de hand ligt.

Naast uiteenzettingen omtrent de pastorale in het algemeen en de veranderingen waaraan zij onderhevig was, wijst schrijfster op de vaste eigenschappen van deze kunstvorm — zijn innerlijke kenmerken en uiterlijke conventies — om vervolgens uitvoerig stil te staan bij het specifieke dat zijn oorsprong vindt in de landaard der auteurs en in de historische en andere invloeden die zij ondergingen. Zeer sterk belicht zij de persoonlijke inspiratie, het geheel eigene dat elke schrijver van betekenis in zijn scheppingen tot uiting brengt: de wijze waarop hij, als ik het zo zeggen mag, dit literaire genre bespeelde.

Om dit eigene in bijzonderheden te kunnen definiëren, past Dr Gerhardt de ten onzent nog te weinig in zwang zijnde literaire analyse toe, zoals deze in Frankrijk beoefend wordt. Haar wijze van tekst-analyse zal ook buiten de literatuur-historici belangstelling trekken door de vele treffende karakterisering en de behandelde werken en hun auteurs geeft. Zij zullen de lezers boeien, want schrijfster bezit de gave hen actief te doen delen in haar beschouwingen: zij dwingt tot nadenken en oordelen.

Behalve het nieuwe dat dit suggestieve en omvangrijke boek (het telt ruim driehonderd dichtbedrukte bladzijden) brengt, opent het perspectieven voor verdere onderzoekingen, waarvan Dr G. er zelve enige aanwijst. Haar methodische, wetenschappelijk verantwoorde en tegelijk kunstzinnige tekst-ontleding, de grote aandacht die zij wijdt aan de bouw der geschriften, openbaren veel belangrijks dat bij alleen maar 'lezen' aan onze kritiek ontsnapt en doen ons diep in het wezen van een werk doordringen.

Tot beknoptheid gedwongen, kan ik slechts kleine grepen doen in de rijke oogst die schrijfster ons toevoert. Nadat uitvoerige citaten een indruk gegeven hebben van Sannazaro's roman *Arcadia*, neemt zij die aangehaalde teksten zorgvuldig met haar lezers dóór om hen op de karakteristieken van deze auteur opmerkzaam te maken: zijn sterk visuele schildersblik die hem de voorkeur doet geven aan statische effecten boven bewegingen, de bekoring van de roman die schuilt in de afwisseling van de idyllische met de elegische toonaard en in de harmonische vereniging daarvan, het waas van droefgeestigheid dat over de uitbeeldingen ligt en veeleer een aesthetische, literaire aandoening bij de schrijver verraadt dan een persoonlijke emotie. Zij staat stil bij de volmaakte vormschoonheid van Tasso's *Aminta*: 'Cette perfection est telle qu'elle fait naître dans l'esprit l'image d'une sphère, lisse et fermée de toutes parts' (p. 111). In haar commentaren op deze tekst wijst zij op de grondtoon van weemoed en ontgoocheling, die opvallend veel — zoals zij ons later doet opmerken —

in pastorales voorkomt. Een nauwkeurige bestudering van de bouw en de inhoud van dit drama heeft haar doen zien dat de zogenaamde technische onhandigheid die sommigen in het laatste bedrijf veroordeelden, een gerechtmatigd — want bij de sfeer van het stuk behorend — procédé was. Telkens waar het te pas komt laat schrijfster ons de harmonie van stemming en klanken in de herdersdichten horen, bijvoorbeeld de merkwaardige rol die de i-klank speelt in de door haar geciteerde versregels van Gil Vicente's beschrijving van het vroege voorjaar (p. 150). Vaak treffen ons rake opmerkingen als: 'Les énumérations sont la pierre de touche de la poésie: ou bien elles révèlent la magie poétique à l'état pur, ou bien elles ne sont que de la prose versifiée' (p. 149). Met enkele beelden weet zij de sfeer van een pastorale weer te geven: 'Sans doute la *Menina e Moça* (van Ribeiro) est une des œuvres les plus personnelles, les plus étranges qui soient; elle laisse l'impression d'une campagne pleine de cours d'eau et de brouillards, où errent en pleurant des personnages vagues, lourds de secrets' (p. 175). Voortreffelijk acht ik het hoofdstuk waarin zij Honoré d'Urfé's *Astrée* bespreekt en, door eigen onderzoek, in die beroemde en reeds veel bestudeerde herdersroman nieuwe aspecten ontwaart en een grotere historische betekenis dan men er gewoonlijk aan toekent.

In haar *Conclusion* overweegt Dr G. wat in het algemeen onder een pastorale is te verstaan en tracht zij tot een synthese te komen, hetgeen, gezien de grote variëteit in dit genre, geen gemakkelijke taak blijkt. Het hoofdkenmerk, te beginnen bij de voortbrengselen in de Renaissance (de middeleeuwse tonen een minder markante verwantschap) is volgens haar een 'anti-realisme': geen louter streven naar stylisering, maar een 'afschuw' van de werkelijkheid. Hierin ontwaart zij niet, zoals sommige critici doen, een gevoelsverlangen, een drang naar het ontvluchten van het gewone leven met zijn lasten en ellende, een sentimenteel smachten naar landelijke eenvoud en zorgeloosheid, maar veeleer het scheppen van een hoofse, uitsluitend conventionele en zuiver litteraire, fictieve werkelijkheid. Wat schrijfster over dit probleem betoogt is stellig overdenking waard, maar ik meen toch dat er wel te debatteren zou zijn over haar stelling dat de oude auteurs van pastorales hun diepgaandste inspiratie in de literatuur zelve zochten.

De in dit proefschrift bereikte resultaten tonen aan hoe vruchtbaar en verfrissend voor onze critische blik de methode van litteraire analyse is en wekken de gedachte op dat het ontwikkelend voor de Nederlandse scholieren zou zijn daarin geoefend te worden. Het spreekt echter vanzelf, dat men over een brede eruditie en een scherpe opmerkingsgave zou moeten beschikken om zich, in de toepassing dier methode, met Dr Gerhardt te kunnen meten.

Amsterdam.

Dr C. SERRURIER.

ALVIN A. EUSTIS, *Racine devant la Critique française*, 1838—1939, University of California Publications in modern Philology, Vol. 33, No. 3, pp. 103—262, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1949.

Voici une étude solide, fouillée, un peu terne peut-être, mais utile parce qu'elle apporte des matériaux précieux. Une douzaine de pages de bibliographie! Quant aux conclusions qui découlent de ces recherches — on aurait voulu les voir dégagées sous une forme plus explicite et plus précise — essayons de les résumer.

Tout le monde sait que le Romantisme a vu en Racine l'incarnation même d'un idéal esthétique adverse. Il est donc nécessaire de partir de Stendhal, que M. Eustis ne mentionne du reste qu'en passant, et c'est dommage, car l'antithèse Racine-Shakespeare est une des clefs pour comprendre la critique du XIXe siècle. En prenant 1838 comme date de départ, l'auteur risque donc de fausser la perspective. On se demande, en effet, pourquoi aucune des écoles qui se sont constituées après la chute des *Burggraves*, ne s'est réclamée du théâtre racinien, pourquoi aucune ne lui a manifesté un attachement particulier. Quant aux néo-classiques de Ponsard, se basant sur le „bon sens” bourgeois, passe encore : ils s'effrayaient à juste titre des horreurs que Racine met en scène. Mais pourquoi les Parnassiens, malgré leur goût pour l'antiquité, lui reprochent-ils paradoxalement son prétendu „académisme”? Pourquoi la critique „scientifique” et positiviste, pourtant si éclairée à bien des égards, ne voit-elle dans la tragédie classique qu'une expression merveilleusement perfectionnée de la société versaillaise? Et même — car tel est le prestige du préjugé — croirait-on qu'en 1874, Anatole France, qui, par la suite, devait tant faire pour la renaissance de Racine, le critiqua sévèrement, dans une page qu'il devait renier plus tard comme étant „d'un insupportable pédantisme”? L'influence de Stendhal et de ses formules, nous semble profonde et persistante en tout cela.

Après 1880, enfin, la revanche est proche. D'une part, la France revient aux sources de sa civilisation (parfois même, le culte du classique prend un accent national marqué, chez un Jules Lemaître par exemple), d'autre part, l'intérêt croissant qu'on porte à la psychologie, permet de découvrir l'humanité racinienne sous un jour nouveau. Par la suite — jusqu'au livre de M. Thierry Maulnier que M. Eustis a raison de mettre très haut — ces deux éléments continueront à aller de pair.

Voilà, nous semble-t-il, le schéma que l'auteur nous offre, dans son exposé un peu touffu, surchargé de citations.

Ça et là, on voudrait poser un point d'interrogation, comme par exemple lorsqu'il veut trouver une incohérence dans la pensée de Jules Lemaître, lequel, très justement à notre sens, insiste sur l'absence de toute préméditation édifiante chez Racine, tout en soulignant le caractère chrétien et janséniste de son fatalisme passionnel; or, il n'y a là aucune contradiction, mais au contraire une juxtaposition de deux idées, qui, ensemble, permettent de comprendre la vraie opposition entre Corneille et Racine, optimiste et volontariste l'un, pessimiste l'autre et peu enclin à croire aux grands revirements vertueux.

De son côté, M. Eustis ne s'est pas risqué à des controverses de ce genre. Il s'en tient à la description des faits tels qu'il les trouve. En le faisant, il a bien mérité de l'histoire littéraire.

H. BRUGMANS.

---

MARTHA GISI, *Die Entwicklung des Moralbegriffs bei Jacques Rivière*, Paulusdruckerei, Fribourg (Suisse), 1948.

Bien qu'il ait survécu à la guerre, Jacques Rivière appartient essentiellement à la génération d'avant 1914, celle qu'on pourrait caractériser par le titre d'un des volumes des *Hommes de bonne Volonté*: „Recherche d'une Eglise”. Ame foncièrement religieuse, il essaye d'échapper au néant, en voulant trouver le sens de la vie en la vie même. Mais, un instant après, esprit foncièrement cartésien, il se reproche l'inconsistance de ses idées.

Dans cette thèse de Bâle, Mlle Gisi ne tient pas tout à fait la promesse

du titre: elle ne nous montre pas d'„évolution". Au contraire, elle s'est interdit à elle-même d'en trouver une, puisqu'elle nie l'importance du seul point de repère disponible: la conversion de Rivière au catholicisme pendant la guerre. Je me demande si elle a raison et je regrette en tout cas qu'elle n'ait pas développé plus amplement son point de vue, pour le moins hardi. Pour ma part, je suis loin d'être convaincu sur ce point, car *A la Trace de Dieu* me paraît ici l'oeuvre capitale, particulièrement lorsqu'on veut rechercher une „Entwicklung". Il est vrai que, plus tard, Rivière fut ressaisi par ses incertitudes, mais pendant une période tout au moins, il parut évoluer vers des conceptions plus positives. Par ailleurs, ce qui frappe chez lui, c'est justement la continuité, la ressemblance entre des textes très éloignés dans le temps, les uns des autres, la constance — ou, si l'on veut, la stagnation — de sa pensée, qui est riche mais presque stérile.

Ainsi, ce petit livre ne nous offre pas l'analyse d'un devenir, mais l'exposé fidèle d'un ensemble d'idées, qui commencent déjà à dater un peu, mais dont la profonde „sincérité" (Rivière avait raison d'affectionner ce mot) ne cesse de nous émouvoir.

H. BRUGMANS.

VICTOR KLEMPERER, *Die moderne Französische Prosa*, Teubner, Leipzig, 1948, Fr. 9.80.

Voici une réédition à saluer avec émotion et gratitude. L'auteur, professeur à Halle, est un vétéran dans l'étude des lettres françaises: si, aujourd'hui, il se remet à la tâche, après un long silence sous l'hitlérisme, cela vaut mieux que tous les efforts de „rééducation", venus de l'extérieur. Ces textes, précédés d'une introduction, prouveront aux Allemands la vitalité et variété de la littérature française moderne; ils feront réfléchir des esprits avides de connaître, de comprendre et de se désintoxiquer.

Pourtant, des réserves s'imposent.

D'abord, et M. Klemperer le souligne lui-même, cette littérature „moderne" s'arrête à 1920; c'est dire qu'elle retarde de deux „générations". Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas complété son recueil? Manque de documentation matérielle, dans une Allemagne ravagée? Ou bien, hésitation devant une production si touffue que le chercheur de „systèmes" et de „courants" se trouve désorienté et sans ressource? En tout cas, le vieillissement de cet ouvrage, primitivement paru en 1923, semblera regrettable, surtout aux yeux des jeunes, qui voudront trouver une France plus „contemporaine".

Ensuite, l'introduction est à la fois judicieuse dans à peu près tous ses détails et fort contestable dans sa structure générale. Le groupement des écrivains entre eux reste arbitraire. Il est normal par exemple de ranger Zola dans le chapitre *Wissenschaft und Zweifel*; il est normal aussi de rapprocher Barbusse de Zola, puisque leurs méthodes, leur style et leur foi sont comparables à bien des égards; mais leur parenté se trouve justement en dehors du domaine philosophique de „Science et Doute". Pourquoi classer Amiel dans la catégorie *Dekadenz und ihre Bekämpfung*? Que Maurras, Lasserre et le baron Seillière aient été les adversaires du Romantisme, c'est certain; mais cela leur donne-t-il droit à une place dans le même groupe que Charles-Louis Philippe, Duhamel, Péguy et Rémy de Gourmont, sous le titre général *Neuromantik und ihre grundsätzliche Gegner*? On se demande si de telles classifications contribuent à éclaircir l'image d'ensemble. Et qu'a-t-on dit, lorsqu'on range André Gide parmi les tenants de la *Neue Klassik*, au lieu de le mettre parmi les décadents, les romantiques (ou leur „grundsätzliche Gegner")? . . . .



Enfin, M. Klemperer a cherché surtout à dégager des lignes de pensée, des tendances philosophiques, religieuses et sociales. Pour cette raison, il n'a pas toujours donné les fragments les plus beaux des auteurs. Ce qu'il préfère, visiblement, c'est le texte le plus caractéristique. Est-ce pour cette raison que *le grand Meaulnes* fait défaut, puisque, en effet, Alain-Fournier ne représentait qu'une volonté d'écrire une bien belle chose? N'y aurait-il pas eu une petite place pour lui, parmi les „Neuromantiker” au besoin? . . .

Mais je me fais des reproches. De telles remarques critiques risquent toujours de faire oublier l'admiration qu'on a, mais qui, généralement, s'exprime par quelques lignes dont on modère le lyrisme. Concluons donc en souhaitant que les étudiants de la zone orientale, coupés, hélas!, de tout contact avec l'Occident, utilisent bien cette anthologie, faite par un esprit compétent, plein de ferveur et de compréhension. Nous ignorons si la *Moderne Französische Lyrik* (1929) du même auteur a déjà été rééditée à son tour. Nous le souhaitons. Ce sont des livres de base.

H. BRUGMANS.

---

BRUNO MIGLIORINI-ALDO DURO. *Prontuario etimologico della lingua italiana*. Torino 1950.

La devise „Ex flammis resurgo” qui se trouve dans la vignette du frontispice du dictionnaire étymologique de Bruno Migliorini et Aldo Duro cadre bien avec ce qui se passe en ce moment en Italie dans le domaine des Lettres aussi bien que dans celui de la Linguistique. Le dictionnaire porte le titre modeste: *Prontuario etimologico della lingua italiana*. C'est un manuel étymologique succinct, écrit par des spécialistes pour des non-spécialistes. Les auteurs se sont imposé certaines restrictions et par conséquent notre critique doit s'en tenir aux limites fixées.

Tout en étant succinct ce manuel est très suggestif et incite le lecteur à des recherches plus poussées. C'est pourquoi on regrette que les auteurs n'aient pas mentionné les sources qu'ils ont utilisées pour arriver à leurs conclusions étymologiques. Pour rester dans les limites d'un „Prontuario” ils ont omis à dessein la date à laquelle un certain mot a fait son entrée dans la langue. Ce manuel a exigé un travail préparatoire considérable, dont les spécialistes eux-mêmes auraient pu faire leur profit. C'est dommage que ce travail préparatoire, à cause d'une restriction volontaire, n'ait pas été mis à la portée du lecteur.

La classification des mots est bien nette. On distingue quatre groupes: les mots qui font partie du patrimoine proprement dit; les mots empruntés; les mots dérivés et les onomatopées.

Quant au premier groupe on les subdivise en mots qui sont venus directement du latin en subissant une certaine évolution et les mots qui ont été réintroduits en tant que latinismes. Les premiers portent l'indication „Lat”, les seconds „dal Lat”; distinction subtile, mais très importante pour l'italien, où les mots se présentent très souvent sous une forme savante, bien qu'ils aient suivi l'évolution régulière. Dans un mot comme: *famiglia*, Lat. *familia*, l'i a donné i au lieu de e, grâce à l'influence du groupe palatal suivant. L'i a passé à travers l'e avant de se fermer en i. Cette voyelle ne prouve donc pas que le mot devrait avoir l'épithète „dal Lat” comme le français l'exigerait.

A un certain point de vue ce *Prontuario* donne plus que le *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* et à d'autres points de vue beaucoup moins. Le R.E.W. traite tout le domaine néolatin, mais il donne seulement „le

parole ereditarie'', tandis que Migliorini et Duro donne exclusivement les mots italiens, mais en plus les mots empruntés.

L'explication présente de temps en temps des aspects nouveaux. Migliorini cherche l'origine de *infischiare* dans le français „s'en ficher'' et non comme le fait encore Mestica (*Dizionario della lingua italiana*, Torino, 1936) dans l'italien *fischiare*.

Les auteurs ne suivent pas les chemins battus. L'expression *stringere il patraffio*, qu'on rencontre chez les auteurs pistoïens du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et qu'on fait remonter ordinairement à *patto* n'est selon Migliorini qu'une contamination de *epitaffio*. Ce mot n'avait pas seulement le sens d'*épitaphe*, mais signifiait en général „document écrit'' et de là aussi: „contrat de mariage''.

Quand on regarde de plus près un mot comme *fretta*, on regrette davantage le fait que les auteurs n'ont pas donné de bibliographie. *Fretta* correspond au réto-roman *früda*, où l'*ü* représente l'*i*. Cette correspondance pourrait nous faire accepter comme certaine la forme hypothétique *fRICTARE*. Zumthor, de l'Université de Groningue, a appelé à juste titre le réto-roman „un observatoire d'où l'on peut avoir les yeux ouverts sur les autres langues romanes''. Une bibliographie aurait rendu le travail de cet observatoire plus effectif.

Amsterdam.

MARIA H. J. FERMIN.

Dr P. W. BOMLI, *La femme dans l'Espagne du siècle d'or*. La Haye, M. Nijhoff, 1950 (f 9,60).

Voici un beau volume, bien imprimé, bien écrit, et qui traite un sujet des plus intéressants. Le but de l'auteur est de nous peindre tous les aspects qu'offrait la vie de la femme au *siglo de oro*, terme que Mlle Bomli, à l'opposé de Pfandl, restreint au seul dix-septième siècle. Le livre comporte deux parties: dans la première le rôle de la femme est décrite dans ses rapports avec la société et avec les hommes. Ainsi des qualités masculines et féminines sont passées en revue, telles que la galanterie, la jalousie, le point d'honneur, la coquetterie; puis le mariage, la vie de famille, la mode, la conception de la beauté féminine; enfin quelques tendances comme le féminisme et la préciosité. La seconde partie contient la description des différentes catégories de femmes: la femme noble et celle du peuple, la bourgeoise et la paysanne; l'épouse, la jeune fille, la religieuse; la duègne, la servante et l'actrice; et enfin, les femmes qui vivent en marge de la société.

On voit: c'est un tableau complet, riche et varié, de la vie féminine que nous voyons passer devant les yeux, et nous devons être reconnaissants envers l'auteur d'avoir rassemblé dans une vue d'ensemble tant de détails épars. Pourtant il faut formuler quelques réserves. D'abord, il y a une certaine inégalité entre les différentes parties. Ainsi, la bourgeoise a dû se contenter d'une page à peine, la femme du peuple de moins de deux pages, tandis que la courtisane et l'entremetteuse s'étalent dans plus de 28 pages. Hâtons-nous d'ajouter que la faute n'en est nullement imputable à l'auteur, qui dépend de ses sources. Et ces sources se taisent, ou à peu près, sur la femme vertueuse, et coulent abondamment sur la femme de mauvaise vie. Une autre réserve à faire est que Mlle Bomli est meilleure critique littéraire qu'historienne de mœurs. A ce titre il est intéressant de constater que la seconde partie de son livre est intitulée *Portraits littéraires* et consacrée tout entière à l'analyse des types féminins tels qu'ils figurent dans la littérature du dix-septième siècle. Il est vrai qu'à la fin de chaque

division on tâche, dans quelques lignes, de répondre à la question de savoir si l'image que la littérature nous présente correspond à la réalité. Mais cette question, essentielle pour le sujet du livre, aurait pu être étudiée plus à fond. Ainsi, l'auteur ne se demande pas si et dans quelle mesure le thème de Grisélidis et celui de la malmariée ont influencé la peinture des personnages, cités aux pages 226 et 228. Dans le même ordre d'idées on peut critiquer les deux pages consacrées à la traduction hollandaise de *La Perfecta Casada*, et les neuf pages qui traitent de la *Celestina* et de ses imitations, passages qui sortent tous deux du cadre que l'auteur s'est tracé.

Mlle B. se rend bien compte que les œuvres littéraires ne nous donnent pas une image fidèle de la réalité. Aussi a-t-elle puisé dans quelques autres sources: des récits de voyage et certains tableaux de Velázquez. Il nous semble qu'elle aurait pu tirer de ces sources plus de profit. Et Gracián et Quevedo ne contiennent-ils pas d'autres détails que ceux allégués ici? Je ne vois pas qu'on ait exploité les œuvres historiques, les collections de lettres, les Documentos inéditos, dont le regretté Brouwer a révélé l'intérêt. Tout cela aurait d'ailleurs demandé de longues et patientes recherches et nous ne saurions affirmer que le résultat eût récompensé un tel effort.

Ajoutons quelques remarques de détail. La conception de l'honneur, synonyme non pas de vertu, mais de réputation, n'est pas spécifiquement espagnole; elle a été générale au moyen âge, et n'est pas morte aujourd'hui. — La brave Christine de Pisan ne va pas jusqu'à défendre la *suprématie* des femmes (p. 154), elle se contente de proclamer le droit qu'elles ont au respect des hommes. Enfin, le livre aurait gagné si on avait supprimé quelques longueurs et évité certaines répétitions.

Nous ne voulons pas terminer ce bref compte-rendu sans féliciter Mlle Bomli d'avoir traité avec une telle ampleur son sujet, conçu d'abord comme une étude sur la seule *picara*. On lira ce livre avec intérêt et plaisir.

K. S. D. V.

---

M. MANGOLD, *Études sur la mise en relief dans le français de l'époque classique*, Bahy, Mulhouse 1950 (85 pages).

Dans ce travail l'auteur, en s'inspirant surtout de la thèse de Mme M.-L. Müller-Hauser, *La mise en relief d'une idée en français moderne* (Romanica Helvetica 21, 1943), a passé en revue d'une façon systématique et analysé d'une façon claire, mathématique les différents procédés que connaît le français de l'époque classique pour mettre en relief une partie du discours: prosodie, registre, *c'est, voilà, il y a*, segmentation, isolation, ordre des mots, répétition. Il a nettement distingué les degrés d'insistance distribuée sur différents éléments de la phrase, les cas où il y a équilibre de l'insistance, les différentes espèces de l'insistance: intellectuelle, emphatique, expressive et impressive, etc., et souligné le rôle que joue la prosodie, soit en combinaison avec d'autres procédés, soit isolément, ce qui est plus rare: *c'est une femme* que j'aime, et: *c'est une femme que j'aime*. Contrairement à ceux qui nient pour le français l'importance de la prosodie dans la mise en relief, M.M. arrive à la formule suivante. „Le français exprime par le moyen du lexique et de l'intonation ce que l'allemand exprime par l'intonation.”

Il n'est pas juste, en grammaire synchronique, de nommer *que* dans *Madame que voilà* un pronom relatif (p. 39). Dans les phrases *C'estoit ce qui l'avoit le plus embarrassée* (p. 24) et celles citées à la p. 17, nous n'avons

pas le type „c'est Jean qui vient", c'est-à-dire un substantif plus ou moins accentué, suivi d'une relative; nous avons le type „C'est Jean", puisque *ce qui* forme un tout inséparable, qui amène une substantive et non une relative.

K. S. D. V.

Dr ION POPINCEANU, *Rumänische Elementargrammatik*, M. Niemeyer, Halle (Saale), 1950 (R.M. 5,50).

Nous recommandons ce petit livre à ceux qui veulent apprendre les éléments du roumain. Il contient la morphologie, quelques notions syntaxiques et phonétiques, le tout mêlé de textes roumains à traduire; le thème n'est donné qu'à partir de la trentième leçon. A la fin du livre se trouvent deux vocabulaires assez copieux. Quoique cette grammaire soit destinée aux débutants, on y trouve exposés en trois pages les éléments de la grammaire historique du roumain. Il va sans dire que cet exposé est trop bref pour être vraiment utile aux étudiants. Cette grammaire, dans laquelle il a été tenu compte des modifications apportées dans l'orthographe par l'Académie roumaine en 1932, remplacera utilement celles de Weigand et de Candrea-Hecht épuisées.

K. S. D. V.

JEAN DE SPONDE, *Poésies*, P. Cailler, Genève, 1949.

Quoique le *Tumulus Joannis Spondani* déclare: „Te nulla tacebit posteritas", Jean de Sponde a été ignoré pendant plus de trois siècles et demi. Né en 1557 à Mauléon-de-Soule, en pays basque, il mourut en 1595 à Bordeaux. Helléniste, juriste, magistrat, huguenot converti au catholicisme, théologien, polémiste, alchimiste enfin, il prit une part active à la vie politique, religieuse et scientifique de son temps. Il publia e.a. une édition d'Homère et d'Hésiode, l'Organum d'Aristote, et une „déclaration des principaux motifs qui induisent le sieur de Sponde à s'unir à l'Église catholique apostolique et romaine". Il est étrange qu'aucun de ses contemporains ne mentionne ses poésies. M. Alan Boase a été le premier à les tirer de l'oubli en publiant quelques textes en 1930 dans *The Criterion*, et en 1939 dans *Mesures*. C'est lui qui publie maintenant, dans la collection *Les trésors de la littérature française*, dirigée par Edmond Jaloux, l'ensemble des poésies de Sponde, en collaboration avec M. François Buchon; il le fait précéder d'une belle étude sur l'œuvre, tandis que M. Buchon expose dans l'introduction le fruit de ses longues et patientes recherches sur la vie de notre poète.

Les poésies ne sont pas sans mérite, les *Stances de la Mort* sont même remarquables par le style et le développement d'un sujet souvent traité et toujours angoissant. Par ses recherches de style, ses images bizarres, ses anthithèses et jeux de mots, par le mélange des thèmes de l'amour et de la mort l'œuvre de Jean de Sponde est caractéristique de cette période baroque qui sépare la Pléiade finissante de Malherbe.

L'édition des poésies a été faite avec beaucoup de soin et ne présente aucune des incorrections qui déparent celle de Marcel Arland, parue à Paris en 1949. Dans la strophe latine de la page 253 il faut biffer le mot *summa*, qui détruit la mesure du vers et qui n'offre aucun sens.

K. S. D. V.

*Die Minneburg*, herausgegeben von HANS PYRITZ (*Deutsche Texte des Mittelalters*, herausgegeben von der Deutschen Akademie der Wissenschaften, Band XLIII), Berlin, Akademie-verlag, 1950. Oktav, broschiert, LXXVIII und 220 Seiten, eine Lichtdrucktafel, DM. f8,50.

Mit dem allegorischen Gedicht aus dem vierzehnten Jahrhundert *Die Minneburg* ist der Name Gustav Ehrismann (1855—1941) innigst verbunden; seine Habilitationsschrift *Untersuchungen über das mhd. Gedicht von der Minneburg*, PBB. XXII S. 257 flgg., bildet die zuverlässige Grundlage dessen, was über dieses etwas langatmige, aber kulturhistorisch ungemein wichtige Gedicht im Umlauf war: Petersens Aufsatz *Die Minneburg in Schillers Maria Stuart (Festgabe für Albert Köster 1912)* und Lauffers *Frau Minne in Schrifttum und bildender Kunst des deutschen Mittelalters*, Hamburg 1947, gehen auf Ehrismann zurück. Sein letztes Werk, der *Schlußband der Geschichte der deutschen Literatur bis zum Ausgang des Mittelalters*, München 1935, gibt eine treffende Charakteristik nebst gedrängter Inhaltsangabe und einer Andeutung der Stellung in der Weltliteratur. „Noch ungedruckt, Ausgabe in Vorbereitung“, fügt Fußnote 2 auf S. 501 hinzu: er hatte das „beinahe druckfertige Manuskript der einst gerüsteten kritischen Ausgabe einem Schüler zur abschließenden Durchsicht und Publikation überlassen.“ Es kam anders. Die Ausgabe aus der Heidelberger Schule ist bis heute nicht erschienen. Dafür besitzen wir jetzt eine aus der Berliner Schule, die von dem allzu früh verstorbenen Arthur Hübner angeregt wurde. Die Aufgabe war kompliziert genug: die Heidelberger Hs. P 455, obwohl deutlich überarbeitet, wurde als Grundlage benutzt und mit den vielen andern, Heidelberg P 385, zwei Donaueschinger, zwei Berliner, zwei Wiener, einer Kölner, einer Straßburger und einer Prager, dem *Liederbuch der Clara Hätzlerin*, kombiniert. So entstand eine Zwischenform zwischen „einer kritischen Ausgabe strenger Observanz und einem einfachen Handschriftenabdruck“. Pyritz wird damit recht gehabt haben: jede Textgestaltung stellt ihre eigenen Aufgaben und nur der Zuständige weiß, ob der gordische Knoten zu lösen oder mit einem Schwerthieb zu trennen ist. Wir sind dem Herausgeber für seine entsagungsvolle Arbeit dankbar, sowohl für das Spezialverdienst, eine literarhistorisch anziehende und sprachlich hantierbare Ausgabe zustande gebracht zu haben, wie für seine uns aus der Seele gesprochenen These, „daß weder alt- noch neudeutsche Literaturwissenschaft in isolierender Betrachtungsweise gedeihen kann.“

Amsterdam.

J. H. SCHOLTE.

RENÉE BRAND, *Zur Interpretation des „Ackermann aus Böhmen“*, Basel, Schwabe, o. J. (1946). 59 Seiten, Schw. Fr. 3.

Es gibt verschiedene Arten der Exegese: neben der sprachlich-sachlichen, erklärenden, auch die interpretatorisch-deutende. Nur durch die Verbindung beider ist die optimale Erhellung eines Wortkunstwerks möglich. So bildet die vorliegende Arbeit eine sehr willkommene Ergänzung zu dem „Ackermann“-Kommentar in Keith Spaldings Ausgabe (Oxford 1950, S. 31—77), der sich bewußt hauptsächlich auf das Gegenständliche beschränkt. Die Verfasserin geht in ihrer Deutung durchaus eigne Wege, oder vielmehr sie sucht einen neuen Weg zwischen den bereits gewiesenen, einen Kompromiß zwischen allzu extremen Interpretationen.

Während Burdach und sein Kreis die Gestalt des Ackermanns mit dem Dichter identifizierten und daher in der Dichtung den Ausdruck einer

ganz neuzeitlich-renaissancehaften, frühhumanistischen Gesinnung zu finden glaubten, dagegen Hübner und die Seinen, angeregt vor allem durch den 1933 entdeckten lateinischen Widmungsbrief des Verfassers, das Werk in erster Linie als bewußtes Kunstwerk, als sprachliches Experiment, nicht als Ausdruck eines Erlebnisses betrachteten und seine Elemente als rein spätmittelalterliche qualifizierten, glaubt die Verfasserin, die geneigt ist, die Weltanschauung des Dichters in der Gestalt des Todes verkörpert zu finden, die Fragestellung mit ihrem durchaus erlebten Hintergrund sei zwar ausgesprochen neuzeitlich, die Antwort darauf jedoch eher im mittelalterlichen Sinne zu deuten. Infolgedessen hält sie Johann von Tepl für eine typische Übergangsfigur. In wiefern diese bestechende, sorgfältig motiviert vorgetragene Hypothese als endgültig richtig angesehen werden könne, wage ich nicht zu entscheiden; auf alle Fälle verdient sie das Lob, das am Ende des Streitgesprächs Gott auch dem Ackermann erteilt, vollauf: ir habet wol gefochten . . . Darumb habe „ere“.

v. St.

---

JOHANN VON TEPL, *Der Ackermann aus Böhmen*, ed. by K. Spalding, Oxford, Basil Blackwell, 1950. 118 pp.

Nach den Ausgaben von Bernt und Burdach (1917—32), Hübner (1937), Rupprich (1938) und Hammerich (1944) ist diese kleine, handliche Edition mit ihrem wohlherwogen Text, ihrer gewissenhaft orientierenden Einleitung und ihrem sorgfältigen Glossar freudig zu begrüßen. Um so mehr, als eine Reihe von Noten den Text zugleich rechtfertigt und kommentiert und eine ungewöhnlich reichhaltige Bibliographie, in der ich nur Brands *Zur Interpretation des „Ackermann aus Böhmen“* (Basel 1946) vermisste, das Werkchen abschließt. Dozenten und Studenten sei es wärmstens empfohlen.

v. St.

---

EMIL ERMATINGER, *Deutsche Dichter 1700—1900, Band II: Vom Beginn des deutschen Idealismus bis zum Ausgang des Realismus*, Bonn, Athenäum—Verlag 1949, 596 blz; gec. DM. 17.—, geb. DM. 20.—

Das glückliche Gleichgewicht in der Behandlung literarischer Werke und deren Schöpfer, das wir XXXIV S. 59 für den ersten Band dieser, sowohl in Deutschland wie in der Schweiz erschienenen, *Geistesgeschichte in Lebensbildern* hervorhoben, ist auch in der ersten Hälfte des zweiten Bands: *Der deutsche Idealismus* gewahrt. Die Liebe des Verfassers gilt der Goethe—Schillerzeit. Bereits der Romantik steht er kritisch gegenüber, während Jean Paul und Hölderlin (*Leben im Ideal*), Eichendorff, Hebel, Uhland, Kerner und besonders Mörike (*Das Geheimnis des Gemüts*) in höherem Maße seine Schätzung haben. Schärfere als nötig äußert er sich unter dem Goethe entnommenen Titel *Forcierte Talente* über Immermann, Grabbe, Rückert, Platen, Lenau und Heine. Überhaupt trägt die Technik, möglichst gegensätzlich zu typieren, öfters zu allzu markierter Abgrenzung von Licht und Schatten bei.

Die zweite Hälfte: *Der Realismus*, läuft von Büchner und den Jungdeutschen zu Liliencron, Conradi, Wedekind, Dehmel, Holz und Hauptmann. Je mehr der Verfasser seit dem Einfluß Feuerbachs in der deutschen Dichtung die Idee vermißt, um so breiter bricht sich in der Behandlung der einzelnen Dichter, z.B. bei Leuthold und Liliencron, Conradi und Wede-

kind, das Anekdotische Bahn. Offenbar fehlt hier die Liebe zum Gegenstand, die auch dem Andersgearteten gerecht zu werden vermag. Alles wird einer festverankerten Lebensanschauung unterworfen. „Er ist durch und durch konservativ“, charakterisiert Ermatinger S. 423 den Schweizer. Das Recht seines Standpunkts muß man einem jeden einräumen, man braucht sich aber nicht überzeugen zu lassen, wenn im Anschluß an Chamisso's *Frauenliebe und Leben* gepredigt wird: „Man sollte sich bewußt sein, wieviel reiner, tiefer und fruchtbarer das Gemütsleben dieser Menschen war als das des heutigen Geschlechts“. Wäre es nicht auch möglich, daß freiere Sitten und leichtere Kleidung die moralischen Vor- und Nachteile anders, aber nicht deshalb ungünstiger verteilen?

Amsterdam.

J. H. SCHOLTE.

WERNER OBERLE, *Der adelige Mensch in der Dichtung*. (Eichendorff, Gottfried, Stifter, Fontane). Basel, Benno Schwabe-Verlag, 1950. 135 Seiten.

Eingerahmt zwischen einer Einleitung, welche die Verschlingung eines sozial-äußerlichen und eines ethisch-innerlichen Adelsbegriffs betont, und einem Schlußwort, das den Elitebegriff Nietzsches und Georges herausstellt, hat der Verfasser in vier Kapiteln die Stellungnahme der vier im Titel genannten Autoren zum Adel als Ideal und Wirklichkeit untersucht. Naturgemäß ist diese Stellungnahme eine durchaus verschiedene, der einzig gemeinsame Zug ist eine gewisse Ambivalenz. Der selbst altem schlesischem Adel angehörige Eichendorff steht dem Adel seiner Zeit kritisch genug gegenüber, erhofft jedoch seine Regeneration in der Zukunft und glaubt an seine Erhaltung, der Schweizer Pfarrer und Kleinbürger Bitzius ist bei allem Liberalismus geneigt, die Verkörperung des wahren Adels in den Großbauern des Bernbiets zu sehen, für den biedermeierlichen Österreicher Stifter fällt der soziale und der ethische Adel vielfach zusammen, während der märkische Bourgeois Fontane das Junkertum seiner Heimat zugleich mit lächelnder Skepsis und gefühlsmäßiger Sympathie auf seinem letzten Wege begleitet.

Natürlich ist die Struktur des Buches, das von einer so schillernden Definition seines zentralen Begriffs ausgeht, wenig straff und wird das Thema nicht immer streng festgehalten. Auch die Aufnahme Gotthelfs in diesen Problemkreis mag als problematisch gelten: Eduard von Keyserling wäre eher am Platz gewesen. Auch sonst gibt es hin und wieder Bedenken. So z.B. die arglose Verwendung der Terminologie des „ritterlichen Tugendsystems“ (S. 13, 25 u. 53): auch wenn dem Verfasser die Jahrgänge 1949 und 1950 der DVLG noch nicht bekannt sein konnten, der Aufsatz von E. R. Curtius in DVLG 1943 hätte ihm nicht entgehen sollen. Seine Deutung von Grillparzers „Ottokar“ (S. 63) halte ich für ebenso abwegig wie die Bemerkung über die Vernachlässigung von Stifters politischen Ansichten (S. 87): die Aufsätze von G. Wilhelm in der Österreicherischen Rundschau (60, 173; 1919), von W. Bietak in Erbe und Aufbau (76; Reichenberg 1939) und H. Blumenthal in D. u. V. 41, 211 (1941) hätten ihn eines Besseren belehren können. Störend sind die Druckfehler auf S. 90 (Z. 7 v.o.): 1846 für 1866 und auf S. 95 (Z. 6 v.o.): den Pathos.

Diesen kleinen Gebrechen stehen aber manche Vorzüge gegenüber, die von der Behandlung des eigentlichen Themas relativ unabhängig sind, und ganz abgesehen von der gründlichen Kenntnis der behandelten Autoren. So z.B. die sorgfältige Analyse von Gotthelfs politischer Schwenkung um 1840, von Stifters Reaktionen auf die Revolution des Jahres 1848

und auf den preußisch-österreichischen Krieg und vor allem die ausgezeichnete Charakteristik von Stifters „Nachsommer“ und Fontanes „Stechlin“.

v. Sr.

*Euphorion*, Zeitschrift für Literaturgeschichte, begründet von August Sauer. Dritte Folge, her. v. H. PYRITZ und H. NEUMANN, 45 Bd. 1. Heft. 1950. Simons-Verlag, Marburg-Lahn.

Aus den Trümmern von *Dichtung und Volkstum* — wo, bei aller tendenziösen Verzerrung die Stimme der Wissenschaft doch niemals ganz zum Schweigen gebracht wurde — ist der alte *Euphorion* neu erstanden, zweifelsohne allen Freunden der Literaturwissenschaft herzlichst willkommen. Zwar ist dieses erste Heft des alt-neuen Freundes, wie das Geleitwort der Herausgeber andeutet, nicht repräsentativ für Struktur und Haltung der Zukunft (es ist eben ein Goethe-Heft), aber auch dieses kann sich sehen lassen. Auch wer geneigt sein sollte, zweifelnd den Kopf zu schütteln bei manchen gewagten Kühnheiten der Interpretation, wird sich sofort beruhigt fühlen bei der gediegenen Weisheit vieler andern Beiträge und bei allen die ernste Absicht und das hohe Niveau zu würdigen wissen. Wir wünschen dem neuen Kollegen ein langes, gesundes und ersprießliches Leben.

v. Sr.

T. F. MUSTANOJA, *The Good Wife Taught Her Daughter. The Good Wyfe Wold a Pylgremage. The Thewis of Gud Women*. Ann. Acad. Scient. Fennicæ, B LXI, 2. Helsinki 1948. 259 pp.

The above-mentioned work gives the text of three Middle English poems containing advice concerning behaviour given by a mother to a daughter. Of the first poem the author prints one 14th century and one 15th century version in the body of the work. Moreover, the appendix adds three 15th century versions and one printed edition of 1597. Of the second poem there is only one version, dating from the latter half of the 15th century (MS Porkington 10), and the third poem is given in two versions both dating from the 15th century. The book opens with a survey of works containing parental instruction in Latin, Old French, Old and Middle English. It is followed by a somewhat prolix discussion of the MSS, their language, vocabulary and dialect, the interrelation of the MSS, their dates, authorship and the dialect of the originals. This part suffers a little from the author's habit of lumping things together which should be treated separately. A little more attention might have been given to the notes and glossary, which leave a good many difficulties unexplained. In spite of these objections the work may be welcomed as an addition to a type of literature which was quite common in the Middle Ages.

Leiden.

A. A. PRINS.

CLAES SCHAAR, *Notes on Thomas Usk's Testament of Love* (Lunds Univ. Arsskrift. N.F. Avd. 1 Bd 46 Nr 2), C. W. K. Gleerup, Lund (1950).

Those who hold with Greg that textual criticism, being an art, should not obey the dictates of principle, will be slightly disconcerted to find that Mr. Schaar's *Notes* are almost exclusively concerned with a systematic



attempt to clear up the difficulties of the text by suggesting emendations. The only text we have, as printed in Thynne's Chaucer, and available both in the facsimile and in the Oxford Chaucer (Vol. VII) with Skeat's emendations, is in a very sorry condition. All that can be done is to change it in a great many places, in the hope of coaxing it to yield sense. It must be admitted that Mr. Schaar's is a brave attempt in this direction. One cannot expect all the suggestions in a work of this nature to be equally valuable, and by the side of excellent emendations (e.g. to I, viii, 35 ff.), we find some that fail to carry conviction (e.g. to II, vi, 159).

If Mr. Schaar has done much to make the text at least understandable, it should still be observed that Usk's treatise is not one of the most attractive, even in the Middle Ages, as indeed Mr. Schaar recognises. It is to be hoped that some time we shall see Mr. Schaar's undoubted talent as a textual critic employed on a text that provides less material and is of a more general interest.

J. S.

---

L. MONTEYNE, *Drama en toneel van Oost en West door de tijden heen*. N.V. Standaard-Boekhandel, Tilburg, 1949. Prijs geb. f 22,50.

De auteur van dit wat zwaar-wichtig uitgevoerde boek van ruim 500 blz. was lange jaren toneelrecensent en tevens ijverig en zelfs geleerd toneelminnaar, getuige zijn „Een eeuw Vlaamsch Toneellevens” (Antwerpen 1936). In het voor mij liggende werk wil hij op overzichtelijke wijze de evolutie van de dramatische kunst geven onder haar litteraire en scenische aspect. Pas op p. 501, boven het Namenregister, vindt men deze regels: „In deze lijst vindt de lezer de namen der besproken of geciteerde toneel-schrijvers en toneelmensen. Niet deze der vermelde toneelstukken, zelfs al werden zij bondig geanalyseerd. Het doel van dit „handboek” was voornamelijk de werkzaamheid van de animators van de dramatische kunst te *beschrijven*. Dit betekent nochtans geenszins een principieel afzien van elke beoordeling van hun arbeid op litterair of op scenisch gebied, zoals uit de tekst blijken zal.”

Deze aanwijzing van vooral descriptieve bedoeling had beter in het „Woord-Vooraf” een plaats kunnen vinden, maar had ook het opnemen van de vermelde toneelstukken in het register mee moeten brengen. Juiste titels en jaartallen van stukken zijn voor de gebruikers van dit boek nu eenmaal van groot belang. Recensenten immers (de S. spelt „recencies” op p. 399) en toneelminnaars zullen in dit boek veel van hun gading vinden, o. a. de veelzijdige bibliographie achter elk hoofdstuk. Grote nauwkeurigheid is echter niet gegarandeerd, gezien dat ik op de blz. 134—142 (over Spanje, mijn specialiteit) zeer veel spelfouten en dgl. vond, en geheel onvoldoende karakterisering van Calderón's „Het Leven een Droom” en van de betekenis van Moreto.

G. J. GEERS.